

D'ELSENEUR A SIDI-BOU-SAÏD

OU COMMENT ANDRÉ GIDE A TRADUIT « HAMLET » DANS SON REFUGE DE TUNISIE

PAR

JEAN AMROUCHE

LA traduction de *Hamlet*, que la troupe de Jean-Louis Barrault joue au Théâtre Marigny, a été achevée le 30 août 1942 à Sidi-Bou-Saïd. Qui feuilletait le *Journal* de Gide de cette époque se douterait à peine de la place immense que ce travail a occupée dans sa vie durant plus de trois mois. Gide avait quitté Marseille au mois de mai précédent, très affecté par l'état dans lequel il laissait la France ; affaibli par les privations, attristé parce qu'il se séparait — pour combien de temps ? — de sa famille et de ses amis les plus chers ; inquiet parce qu'il ne savait rien des conditions matérielles et morales d'existence que lui offrirait la Tunisie. Certes, quitter la France c'était peut-être trouver le salut. C'était en tout cas écouter l'appel d'une terre qui, à distance, pouvait paraître plus libre et plus heureuse. On sait qu'une amitié de cinquante ans déjà le liait à un petit pays qui fut pour lui dispensateur de joies éclatantes et le lieu de maintes découvertes. Gide entendait-il encore l'appel du Sud, de la lumière du désert et des palmeraies qui lui ont inspiré quelques-uns de ses accents les plus émouvants ? Ou n'est-ce pas qu'il présentait que des événements décisifs se produiraient bientôt, et que la liberté prendrait élan en Afrique, précisément ?

Quand il débarqua à Tunis, Gide paraissait un vieillard ; quelques semaines plus tard, il avait rajeuni de vingt ans. Sans doute ne trouva-t-il pas tout d'abord le confort qu'il eût peut-être souhaité, et dont il se passe si facilement. Les hôtels étaient encombrés, la chaleur accablante. A Tunisia-Palace où il était descendu, en dépit de l'attentive protection dont l'enveloppait le libraire Marcel Tournier, Gide était harcelé par les indis-



A Sidi-Bou-Saïd, en septembre 42. André Gide dans le jardin de la maison de Théo Reyron où il demeura de juin à octobre 1942.

crets. Nous cherchions en vain pour lui un asile où il pût travailler à l'aise, lorsqu'un médecin de Tunis, Mme Reymond de Gentile, lui offrit l'hospitalité dans une charmante maison à Sidi-Bou-Saïd. L'heure était à l'angoisse : Rommel venait de déclencher sa dernière offensive en direction d'Alexandrie, et nous ne tardions pas à apprendre l'explicable reddition de Tobrouk ; Vichy accoutait sa pression, et Gide, dénoncé en chaire par le Père Lohuez d'un côté, était en butte

heureux que lorsqu'il travaille. Et peut-être même fallait-il pour que cet effort fût mené à son terme l'occasion de circonstances particulières, et notamment la correspondance qu'on peut voir entre le drame de Shakespeare et la tragédie de l'époque. Le blanc village musulman d'où l'on domine Carthage et le golfe de Tunis était comme une terrasse d'Elseigneur transportée sur les rives de la Méditerranée. Il a fallu aussi sans doute l'insistance de Jean-Louis Barrault, que Gide avait rencontré à Marseille avant de s'embarquer. Désormais, traduire *Hamlet* devenait un travail nécessaire. Le prince de Danemark, qui incarnait avec plus d'authenticité que jamais l'inquiète interrogation de l'esprit, la justice bafouée, la liberté enchaînée, quelqu'un, un homme jeune et ardent, au visage tourmenté, attendait de lui donner corps et souffle...

« Je vais finir de traduire *Hamlet*, pour Jean-Louis Barrault... » Et comme je ne répondais pas : « Vous le connaissez, Barrault ? » — « Comme tout le monde. Je l'ai vu au cinéma. »

« — Quoi, il a du génie ! »

Et peut-être est-ce le sentiment que Gide éprouvait, le besoin d'offrir à Jean-Louis Barrault l'occasion de donner sa mesure dans un rôle illustre, peut-être est-ce cela, plus encore que tout le reste, qui l'encourageait dans son effort.

Il ne s'en distraitait que pour de brèves promenades, pour lire, pour se plonger dans une partie d'échecs, quand il pouvait s'opposer à un adversaire ni trop savant, ni trop malhabile, catin pour écouter la radio.

Quelques semaines plus tard nous nous trouvions enfermés dans Tunis, occupée par les troupes de l'Armée soumise aux hommes de Darnand et à la Gestapo. Il fallut mettre à l'abri les manuscrits de Gide. Cet honneur m'échut. J'eus alors la joie bouleversante de lire la traduction que Schiffrin devait publier deux ans plus tard à New-York. Ignorant l'anglais, je ne suis pas en mesure de juger de sa valeur par rapport à l'original. Mais



André Gide à Tunis en octobre 1942

je crois avoir lu presque toutes les traductions françaises. Ce n'est pas assez de dire que celle de Gide les surpasse. Elle les annule. Dans toutes les autres, on sent la traduction, et que le texte français n'est que le résidu d'un effort pour transporter des mots dans d'autres mots. Le texte de Gide est d'origine, tout y paraît natif, et puisé non point dans les mots mais à la source même des mots, dans l'esprit et dans l'âme où ils ont pris vie. Certes c'est un texte de Gide, mais d'un Gide qui invente un langage nouveau, solide et souple, jaillissant et réglé, savoureux, dru et musclé. La force profonde, la poésie de cette langue est dans le muscle, et non point dans le squelette. Les figures qui chargent ce langage le parent d'énigmatismes d'un baroque tempéré, et les archaïsmes lui donnent la patine même et l'abondance un peu louée mais généreuse qui rappellent le seizième siècle. C'est cela qui distingue l'œuvre de Gide traducteur des versions de ses prédécesseurs. Elle est une création, création dont Gide imaginait qu'elle serait sa dernière...

Mais il n'a pas fini de nous étonner.

Jean Amrouche.